L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 7 FEVRIER 1886.

UN CHAPITRE —DES— MÉMOIRES DE REGNIER,

Le célèbre comédien français.

(Extrait du *Temps* de Paris.)

TALMA.

Je reviens à la représentation d'*Iphigénie en Aulide*, le 2 avril 1814. J'avais sept ans, j'étais tout yeux et tout oreilles, étonné, émerveillé de ce que je voyais, de ce que j'entendais et que je saisissais à peine. Les décors, les costumes antiques, la voix des acteurs qui me paraissait extraordinaire, tout me surprenait, m'enchantait, lorsque tout à coup, sous un tonnerre d'applaudissements, je vis entrer un guerrier casqué d'or et drapé dans un riche manteau vert. C'était Talma ! Ce nom bien ouvert, sonore, me plaisait infiniment ; tous les spectateurs se le repassaient de bouche en bouche avec admiration. L'enthousiasme me gagna ; quand on applaudissait, je battais des mains ; ma joie était vive, exubérante. Cet état de bonheur et de surexcitation dura tant que dura la pièce. Elle finit enfin, à mon grand chagrin, mais tout aussitôt se produisit un incident qui m'intéressa presque autant que le spectacle.

On venait de jeter sur la scène quelque chose de lourd enveloppé d'un papier blanc.—"Des vers, sans doute", dit ma grand'mère, et au même instant, montés sur les banquettes, les spectateurs bourgeois du parterre se mirent à crier à tue-tête : "La lecture ! la lecture !" Après une assez longue attente, le rideau se relève et un commissaire de police ceint de son écharpe se présente ; il ramasse le papier et veut haranguer le parterre : "La lecture ! la lecture !" lui crie-t-on. "Talma ! Talma !" Le commissaire interloqué essaye de se faire entendre, les cris redoublent. De guerre lasse, il fait un geste vers la coulisse ; de ce côté, il semble qu'il y ait aussi un débat, car ce n'est qu'après un assez long temps que Talma en habit noir se décide enfin à paraître. On l'acclame ; quant à lui, par son attitude, ses gestes embarrassés, il paraît demander ce qu'on veut de lui : "La lecture ! la lecture !" lui crie-t-on du parterre.

Le commissaire, qu'il consulte, lui tend le papier, Talma le déploie et laisse tomber quelques pièces de monnaie qui le chargeaient. Il s'avance, se penche, présentant le papier de côté à la lumière de la rampe. Je le voyais l'éloigner, le rapprocher, le placer presque sous son nez, lire avec difficulté et en se reprenant fréquemment. Que pouvait-il lire ? Un dithyrambe, un appel à la royauté ? Je me souviens seulement que, la lecture finie, on l'applaudit avec fureur. J'étais toujours étonné, je trouvais que Talma n'avait pas lu couramment. Toujours curieux de contrôler l'exactitude de mes souvenirs, j'ai consulté le *Journal de Paris* du 4 avril 1814 et j'y ai vu, sous la signature de M. Martainville, ces lignes qui ont rapport à la représentation que je viens de raconter.

"Au Théâtre-Français, on a chargé Talma de lire une pièce de vers moins corrects qu'énergiques et relatifs aux circonstances actuelles. Ils ont été beaucoup plus applaudis que ceux de Racine. Les étrangers auxquels les chefs-d'œuvres de notre scène sont familiers n'auront pas dû concevoir une haute idée de la manière dont ils ont été rendus sur notre premier théâtre s'ils en jugent par la représentation d'*Iphigénie*."

Cette appréciation de Martainville prouve que, s'il est facile à l'autorité de prescrire la réouverture des théâtres et de forcer les comédiens à jouer leurs rôles, il est moins aisé à ceux-ci de s'abstraire assez des préoccupations extérieures pour les jouer avec la possession d'eux-mêmes, et j'avoue que je ne saurais, comme le *Journal de Paris*, en vouloir à Talma, Saint-Prix et Mlle Duchesnois de ne point s'être montrés à la hauteur de leur talent habituel.

La scène dont j'ai été témoin se reproduisait presque tous les soirs. Un acteur des plus honorables qui appartenait alors à la Comédie-Française, M. Valmore, a écrit le récit d'un incident analogue qui se produisit dans une représentation donnée, dit-il, le jour où l'on essaya de jeter en bas de la colonne la statue de Napoléon (1).

Cette fois encore Talma fut sommé de dire des vers. Leur auteur était un Français, un certain chevalier Dupuis des Islets qui avait eu à cœur "d'exprimer les sentiments de reconnaissance du peuple français à l'égard des alliés qui venaient délivrer le pays du joug despotique d'un homme qui avait été la désolation des familles et le destructeur de la fortune publique."

"L'embarras de Talma, dit M. Valmore, était des plus grands : s'il lisait ces vers, c'était remercier publiquement l'ennemi de son pays d'une délivrance qui avait coûté la vie à des milliers de ses compatriotes, et, de plus, c'était se montrer ingrat envers l'homme découronné qui l'avait comblé de ses bienfaits ; s'il refusait de lire, son refus entraînait la perte de son état ; la colère d'un parti triomphant l'aurait forcé à renoncer à l'art qui était sa passion, sa gloire et sa fortune.

"Le génie de M. Talma, continue M. Valmore, lui donna le moyen de sortir de cette difficulté ; il fit sa lecture d'une voix, lente, grave, et des plus tristes, et quand il fut arrivé à la phrase qui la terminait et que le manuscrit cite en prose : "Recevez donc, ô rois, la récompense la plus glorieuse que des vainqueurs puissent envier : *la bénédiction des vaincus !*" sa voix profonde devint plus sourde et sa tête s'affaissa sur sa poitrine comme courbée par la honte et le déshonneur. Le parterre, ajoute le narrateur, resta immobile de stupeur, et pas un applaudissement n'osa se faire entendre !"

J'ai beaucoup de peine à croire que les choses se soient passées comme M. Valmore nous les rapporte. Non pas que je doute de sa bonne foi, mais je pense que le désir de ne point rencontrer une faiblesse de caractère dans le grand tragédien, ou que ses propres sentiments politiques, ou surtout que la façon défectueuse dont la lecture a dû être faite (si j'en juge par ce que j'ai vu moi-même), l'ont amené à prêter à Talma des sentiments et des intentions qu'il se fût gardé de laisser paraître. Qu'on se reporte aux passions du moment et qu'on juge si des royalistes venus au théâtre pour y faire une manifestation auraient accepté sans mot dire la leçon qu'il aurait affecté de leur donner !

Ce n'est certes pas par de la stupeur qu'ils auraient témoigné leur mécontentement. Talma le savait bien, et il était trop avisé pour s'exposer à leur colère ; pendant la période révolutionnaire, il avait été le héros de trop de scènes orageuses pour ne pas prévoir à quelles violences pouvait se porter un parterre qui se serait cru bravé. S'il est incontestable, comme le dit M. Valmore, qu'il se serait gravement compromis en refusant de faire la lecture qu'on lui demandait, comment admettre que, s'y étant résigné par unique désir de ménager sa situation, il se soit attaché, par une déclamation lugubre et une pantomime significative, à se priver du bénéfice de sa concession ? Une telle interprétation, une pareille attitude, eussent été pires que le refus, elles l'auraient perdu.

Que Talma préférât, au fond de son cœur, Napoléon à Louis XVIII, je n'ai pas là-dessus le plus léger doute ; mais conclure de là, chez lui, à des opinions intraitables et à un besoin impérieux de les manifester, fût-ce à son détriment, il y a fort loin. D'autant que ce grand artiste, j'ai regret à le dire, apportait plus de conviction dans ses rôles qu'il ne mettait de fermeté et de constance dans ses opinions. Comme David, comme tant d'autres qui s'étaient signalés sous la Révolution par la fougue et l'indépendance de leur républicanisme, avec le temps il était devenu assez courtisan et fort soigneux de ses intérêts. Or, la Restauration ne lui avait donné aucun sujet de plainte. Comédien, le changement de souverain n'avait porté aucune atteinte à sa situation. La gratification annuelle de 30,000 francs que l'empereur lui allouait sur sa cassette lui avait été continuée par Louis XVIII, qui lui témoignait beaucoup de bienveillance.

J'ai entendu Talma lui-même raconter qu'après une représentation à laquelle il venait d'assister, le roi lui avait fait des compliments qui l'avaient beaucoup flatté et dont il se plaisait à rappeler la formule délicate : "J'ai pourtant le droit d'être difficile, monsieur Talma, j'ai vu jouer Le Kain." Donc, rassuré quant à ses intérêts, satisfait des égards qu'on lui témoignait, est-il admissible qu'il ait songé à afficher publiquement ses préférences politiques ? S'il lut sans les faire valoir les vers qu'on lui remit, et cela me paraît certain, ce n'est pas à sa répugnance pour exprimer des sentiments contraires à ses opinions qu'il faut s'en prendre, mais à ses mauvais yeux, qui le rendaient incapable de déchiffrer à première vue un manuscrit d'une écriture inconnue. Ce qui me fortifie dans cette idée, c'est le récit que m'ont fait maintes fois différents acteurs du Théâtre-Français qui en avaient été témoins, d'un incident du même genre survenu quelques jours après la seconde installation des Bourbons, et qui faillit avoir pour Talma de fâcheuses conséquences. Dans ce cas encore, ce furent ses yeux qui causèrent tout le mal.

La faveur que l'empereur (1) lui avait marquée de nouveau au retour de l'île d'Elbe ayant fait supposer qu'il était resté animé de sentiments très bonapartistes, un soir, le parterre, à mauvaise intention, sans doute, le requit de lire une pièce de vers en l'honneur de Louis XVIII. Il y consentit sans difficulté, mais ne put s'acquitter, paraît-il, que médiocrement de sa tâche inopinée. Sa lecture achevée, tant bien que mal, comme il saluait pour se retirer : "Lisez donc jusqu'au bout, lui crie-t-on avec fureur du parterre, il y a encore quelque chose à lire. '—" Je ne vois rien de plus, dit Talma, après avoir consulté le papier du regard. "Il y a : Vive le roi !" répond l'interrupteur d'une voix tonnante. Talma vérifie de nouveau, parcourant des yeux le papier, en haut, en bas, en tout sens.—"Ah ! oui, dit-il, tout à coup.... au bas de la page.... c'est vrai, je n'avais pas vu.... Il y a : Vive le roi !" Et reprenant sans rien accentuer, comme faisant le rappel d'un mot oublié dans un acte notarié, il ajoute : Vive le roi !

Ce cri parlé, cette acclamation à froid fit, on le comprend bien, un tout autre effet que celui qu'on attendait et déchaîna dans la salle un tumulte effroyable. Une dénonciation fut portée en haut lieu, et Talma, à qui elle causa de vifs soucis, eut beaucoup de peine à convaincre le duc de Duras, gentilhomme de la chambre du roi, surintendant de la Comédie Française, de l'innocence de son inflexion. Il ne se tira d'embarras qu'en alléguant son excessive myopie. Malgré le mauvais tour qu'elle lui joua dans cette circonstance, je l'ai entendu à diverses reprises s'en féliciter à son point de vue d'acteur, disant qu'il lui devait cet avantage de ne rien voir, quand il était en scène, de ce qui se passait dans la salle et de n'éprouver dès lors aucune distraction.

On comprendra qu'en 1814 je ne me sois pas préoccupé des sentiments qui pouvaient animer Talma quand on l'obligeait à déclamer des vers en l'honneur des Bourbons et des défilés assez vifs qui se produisaient à son sujet dans les conversations et dans les journaux. J'étais tout à l'émotion de ma soirée, ébloui par cette représentation à laquelle j'avais assisté et passionnément désireux de retourner au théâtre. Il me fallut attendre plusieurs années avant d'y remettre les pieds.

Louis XVIII réinstallé sur son trône, l'ordre rétabli, la paix assurée, ma mère, plus affermie que jamais dans son désir de me faire donner une éducation solide, me mit au collège, à Juilly, chez les oratoriens.

J'y suis resté huit ans, pendant lesquels je ne suis allé que quatre fois en vacances. Je passerai sur mon temps de collégien. Si présents et si profonds que soient les souvenirs que j'en ai gardés, ils me sont trop strictement personnels pour offrir de l'intérêt à d'autres qu'à moi. Je donnerai pourtant une mention à une tragédie que j'ai composée vers 1820, en revenant à Juilly, après un petit séjour à Paris, et tout enflammé que j'étais par une représentation de *Polyeucte* dont on m'avait gratifié. Talma jouait Sévère. Je ne devais le revoir qu'en 1822, après ma sortie du collège.

Un de mes premiers soirs de liberté, traversant la scène du Théâtre-Français avec ma mère, nous rencontrâmes Talma. Ma mère s'arrêta, Talma s'arrêta aussi : "Est-ce là votre fils ? lui demanda-t-il ; est-il encore au collège ? A quoi le destinez-vous ?" Et du ton le plus bienveillant il continua ses interrogations en me les adressant directement. Que lui répondis-je ?.... Je me rappelle seulement que j'étais fort troublé, et qu'en nous séparant il m'embrassa sur le front. Le Dieu de ma jeunesse, Napoléon, m'eût fait le même honneur que je n'en aurais été, je crois, ni plus heureux, ni plus fier. Pour moi, alors, les deux hommes avaient le même prestige, et il y avait bien des artistes en ce temps-là qui n'auraient pas trouvé que mon culte manquait de mesure.

Depuis cette bien heureuse soirée, je ne fus plus un inconnu pour Talma ; les relations de ma mère avec sa famille m'ouvrirent bien vite sa maison, où je fus toujours traité avec une amicale bonté.

A chacune de ses représentations—et il y en eut peu, pendant les quatre dernières années de sa vie, auxquelles je n'aie assisté—je ne manquais pas, la tragédie jouée, de me mêler aux personnes qui se réunissaient dans le petit salon qui précédait les trois pièces de sa loge, sur le théâtre à droite de la scène. Là, on devisait, en l'attendant, jusqu'au moment où, en déshabillé, et se sentant reposé, Talma faisait ouvrir sa porte et recevait. J'écoutais de mon coin tout ce qui se disait, ce qu'il disait surtout. Ce n'était plus le héros acclamé de tout à l'heure, c'était un homme absolument simple et uni que l'on avait devant soi. En dehors du théâtre, jamais acteur ne fut moins acteur que Talma ; en cela, très différend de tant de comédiens connus, de Kean, par exemple, grand tragédien comme lui, naturel sur la scène, mais comédien dans le monde, voulant toujours y jouer un rôle, calculant ses gestes, ses paroles, et ne se livrant jamais à un élan naturel (1).

On a pu faire les mêmes reproches à Baron, à Mlle Caron. Combien Talma, leur égal en talent, sinon leur maître, leur a été supérieur par l'honnête candeur de son esprit ! Aucun comédien ne fut jamais dans le monde aussi éloigné que lui du charlatanisme et de la pose ; il recevait avec une grâce bienséante et sans affectation de modestie les témoignages d'admiration qui lui étaient prodigués, mais presque aussitôt il semblait vouloir les discuter lui-même en parlant moins de l'effet qu'il avait produit dans la soirée que de celui auquel il aurait voulu atteindre. Il expliquait les raisons qui, selon lui, s'y étaient opposées et donnait ainsi les secrets, qu'il était bien loin de vouloir cacher, de sa façon d'étudier. Ses explications que j'ai essayé de retenir m'ont toujours paru d'admirables leçons d'art dramatique. Souvent il revenait sur la manière dont il interprétait dans sa jeunesse le rôle qu'il venait de jouer, et donnait les motifs des modifications qu'il y avait apportées, dues tantôt à ses propres réflexions, tantôt aux conseils de quelque camarade, en particulier de Monvel, dont il ne parlait jamais qu'avec admiration et respect, tantôt enfin à une critique d'homme de lettres ou de journaliste.

Pour peu que l'on insistât, il se laissait aller à répéter un fragment de quelque rôle auquel il avait depuis longtemps renoncé. C'est ainsi que je lui ai entendu dire, à moitié couché sur son canapé, à mi-voix et avec des intentions que cette diminution de son rendait peut-être plus puissantes, des scènes de Vendôme, de Tancrède, de Gengis-Khan, de Mithridate et de quelques autres rôles encore qu'il confessait n'avoir bien joués à son gré que dans quelques-unes de leurs parties. Ce qui dans les commencements me surprenait beaucoup, c'était de voir ce terrible tragédien rire comme un enfant aux grosses facéties. C'était un régal pour lui. Il répétait avec complaisance les lazzis de Brunet et faisait le plus grand cas du talent de Potier.

Dans les lignes qui suivent, Ducis me paraît avoir bien compris l'âme et bien vu la figure de ce grand artiste : "Talma est une machine extraordinaire, il dort et il se réveille au gré d'une constitution singulière qui en fait un homme simple, un bon garçon, si vous voulez, et un acteur admirable, avec une figure pleine de grâces athéniennes et de la terrible mélancolie anglaise" (2).

Cette opinion de Ducis sur la beauté particulière des traits de Talma, opinion partagée par tous les contemporains, a cependant, à ma connaissance, rencontré trois contradicteurs : Paul-Louis Courrier, miss Berry, qui fut l'amie de Walpole, et, fait assez étrange, l'éminent acteur anglais Macready.

Courrier ne se contente pas d'attaquer l'extérieur de Talma, il condamne aussi son talent dans la lettre suivante adressée à sa femme le 15 juillet 1818.

> Je suis allé comme je t'ai dit aux Français : on donnait *Andromaque*. Je n'ai rien vu au monde de si pitoyable. Tout est revoltant. Andromaque avait dix-huit ans et Oreste soixante. (Il en avait cinquante-cinq.) Tantôt il hurle, il beugle, tantôt il parle tout bas, et semble dire : *Nicole, apporte-moi mes pantoufles.* Tout cela est entremêlé de coups de poing et de gestes de laquais dans les endroits de la plus grande passion. Je t'assure que celui de la Gaité, qu'on nomme le Talma des boulevards, vaut beaucoup mieux que son modèle. Talma était fagoté on ne peut pas plus mal ; des draperies si lourdes et si embarrassantes qu'il ne pouvait faire un pas ; un gros ventre, un dos rond, une vieille figure : c'était un amoureux à faire compassion. Tu sais que je n'ai point de prévention, je ne demande pas mieux que de m'amuser. Je crois d'ailleurs que le parterre, tout enthousiasmé qu'il était, ne s'amusait pas mieux que moi. Le Crispin, c'était Montrose, ne m'a pas paru merveilleux. Le fait est, comme je te l'ai toujours dit, que le Théâtre-Français, tous les vieux théâtres de Paris, à commencer par l'Opéra, sont excessivement ennuyeux (3).

Il y a dans cette appréciation de la personne et du talent de Talma un tel parti pris de contredire l'opinion générale, tant d'aigreur et d'exagération qu'il pourrait être permis de ne la point discuter. Un Talma hurlant, beuglant, trivial, mal fagoté (4), aux gestes de laquais, est un personnage absolument différend de celui que le monde a vu et que Mme de Staël et Chateaubriand ont glorifié. Je regrette seulement que Courier ne dise point à quels signes il a reconnu que le parterre, dont il a constaté l'*enthousiasme*, ne s'amusait cependant pas mieux que lui".

Lisons maintenant cet extrait du journal de miss Berry à la date de 1802 :

> Le soir, au théâtre de la République, les pièces données étaient *Tancrède* et la *Réconciliation malgré soi*. Talma jouait le rôle de Tancrède. Il a du feu, il dit juste, mais sa voix est dure, rude et désagréable. Il n'est pas beau, la voix parce qu'il louche. Je crois que ce serait un très bon acteur si la nature l'avait mieux doué. Tel quel, il passe pour un des meilleurs de Paris.

Comment donc étaient conformés les yeux de miss Berry pour lui avoir fait trouver que Talma *louchait* ? De quelles oreilles la nature l'avait-elle dotée pour que sa voix lui parût *dure, rude et désagréable* ? Quel idéal se faisait-elle donc d'un acteur pour juger que la nature avait mal doué celui-ci ?

Quant à Macready, qui se défend dans ses Mémoires (inachevés, malheureusement) contre les reproches adressés à sa figure, il dit que l'absence de beauté chez Le Kain, Henderson et Talma n'a point empêché ces artistes "d'arriver au sommet de leur art et de produire les émotions qu'ils savaient éveiller par l'étude approfondie de leurs rôles."

Cette opinion du célèbre tragédien, qui semble la reproduction de celle de Miss Berry, pourrait s'expliquer, s'il n'avait point connu Talma ; mais Talma était allé à Londres en 1818, et Macready—il le dit dans ses Mémoires—avait assisté au dîner que lui avaient donné les acteurs anglais ; il avait donc vu Talma de près ! Dès lors, j'avoue que je ne peux comprendre que lui, un acteur, ait trouvé mal doué sous le rapport du physique un artiste dont Lamartine a pu tracer le portrait qu'on va lire.

Ce portrait, qui est d'une ressemblance rigoureuse, représente Talma tel que je l'ai connu. Et qu'on ne dise pas que Lamartine n'a pas dessiné d'après le modèle ; auteur d'une tragédie intitulée *Saül*, achevée en 1818, il désirait avoir Talma pour interprète. Si inconnu que fût encore l'auteur futur des *Méditations*, Talma s'était empressé de lui donner le rendez-vous qu'il lui avait demandé. C'est en rendant compte du résultat de leur entrevue que Lamartime a écrit le portrait qui suit, et qui se rapproche, par un côté, du portrait exact, quoique fort amolli, que l'on voit au foyer de la Comédie-Française et qui est de Picot. Il explique aussi, dans une certaine mesure, ce qu'il y a de peu flatté dans celui de P.-L. Courier :

> Talma était alors un homme assez massif, mais très noble dans sa force, de cinquante à soixante ans (il en avait cinquante-cinq), une robe de chambre de bazin blanc, nouée par un foulard lâche, lui servait de ceinture, son cou était nu et laissait se gonfler librement à l'œil ses muscles saillants et ses fortes veines, signes d'une charpente solide et d'une mâle énergie de structure. Sa physionomie, qui est connue de tout le monde, était déjà médaille ; elle rappelait par la forme et par la teinte les bronzes impériaux des empereurs du Bas-Empire. Mais ce masque romain qui semblait moulé sur ses traits quand il était sur la scène tombait de lui-même quand il était en robe de chambre, et ne laissait voir qu'un front large, des yeux grands et doux, une bouche mélancolique et fine, des joues un peu pendantes et un peu flasques, d'une blancheur mate, des muscles au repos comme les ressorts d'un instrument détendu.
>
> L'ensemble de cette physionomie était imposant, l'expression simple et attirante. On sentait l'excellent cœur sous le merveilleux génie. Il ne cherchait à produire aucun effet : il était las d'en produire sur la scène ; il se reposait et il reposait les yeux dans sa maison. Je me sentis à l'instant rassuré et pris au cœur par la bonhomie sincère et grandiose à la fois de cette figure.

Cette impression de naturel que produisait Talma dans son intérieur et qui frappa Lamartine saisissait également et plus qu'il ne semble le croire, sur la scène. Une actrice polonaise moderne, Mme Modjeska, célèbre par la vérité de son jeu, déclarait que la première leçon de naturel qu'elle eût reçue lui venait d'un critique allemand qui avait dit, en parlant avec admiration de Talma : "Ce qui me surprenait, c'était de n'être pas surpris."

(1) Le manuscrit autographe de cette relation est dans la possession de M. Emile Augier.

(1) L'empereur a parlé de moi au premier bivouac qui eut lieu après son débarquement à Cannes. (Note relevée sur un carnet de Talma, portant la date de 1818).

(1) Je trouve ces renseignements dans un ancien article de la "Revue Britannique," traduit de M. Charles Grattan, romancier éminent qui a bien connu Kean. Il en cite un trait qui pendant qui fait au moins l'éloge de sa sincérité comme artiste. Kean s'était essayé malheureusement dans un rôle créé par Garrick, celui d'Abel Drugger, rôle comique et naïf ; le lendemain, il s'établit entre lui et la veuve de Garrick une correspondance singulièrement ironique, et que M. Grattan rapporte tout entière.—Lettre de la veuve de Garrick : "Mon cher monsieur, vous ne jouerez jamais Abel Drugger. Votre servante, etc....." Réponse de Kean : "Ma chère dame, c'est vrai : Votre serviteur, etc....."

(2) *Lettres de J.-F. Ducis*, éditées par M. Paul Albert. Lettre de Mme Badois, page 418.

(3) Mémoires, correspondance et opuscules inédits de P.-L. Courier, tome II, page 136. Santelet, 1728.

(4) Le costume de Talma dans *Andromaque* est exactement reproduit dans le tableau de Guérin qu'on voit au Louvre dans la salle des *Sept Cheminées*.

Une pêche pendant le siège DE PARIS.

Nous en étions déjà à cette période du siège où on commençait à faire une chasse sérieuse aux victuailles ; le stock des approvisionnements baissait d'une façon sensible dans notre pauvre Paris, et le cheval, parcimonieusement distribué, ne réussissait guère à nous consoler du pain extraordinaire qu'aucun de nous ne parvenait à avaler. Un certain jour de novembre, une dame de nos amies, attachée à une ambulance, fit irruption dans le logis d'emprunt où toute ma famille était empilée ; nous étions justement occupés, à ce moment, autour d'une table peu chargée, à tirer des plans pour résoudre un difficile problème. Il s'agissait, en effet, de distribuer à cinq affamés un joli morceau de cheval gros comme le poing.

—Mes chers amis, dit Mme B...., en regardant notre menu d'un œil navré, je vous apporte une bonne nouvelle.

—T'as du pain ? interrogea tout de suite un de mes fils, qui mâchait, de tout son cœur, une bouchée trop dure de n'importe quoi.

—Non, mon enfant, répondit en riant notre amie ; mais je vais peut-être avoir du poisson.

Cette parole fut accueillie par des exclamations diverses, où le doute dominait.

—Vous plaisantez, dis-je.

—Ce n'est pas possible, fit ma femme.

—Quelle blague ! s'exclama mon fils aîné avec irrévérence.

—Ecoutez-moi tous, reprit Mme B..., que nos doutes amusaient beaucoup ; et vous, dit-elle en s'adressant plus particulièrement à moi, tâchez de nous fournir les moyens d'attraper les fritures et les matelotes qui me sont gracieusement offertes. Le commandant de M.... visitait hier notre ambulance, où nous soignons un de ses amis blessé d'un éclat d'obus. En apprenant les embarras où nous nous trouvions pour donner une nourriture passable à nos malades, il nous dit :

—Mais je puis peut-être vous aider. A Vitry, où je suis en ce moment, avec mon régiment, j'occupe une propriété abandonnée dans le parc de laquelle existe une grande pièce d'eau ; mes hommes prétendent qu'elle est remplie de carpes ; ils ont bien essayé d'en prendre à la ligne, mais ils sont mal outillés et, d'ailleurs, le poisson, s'il y en a, est effrayé par le bruit et le mouvement qui remplissent le parc. Ne pouvez-vous trouver, ici, un pêcheur avec un filet ? Je serais très heureux que vos malades pussent manger un peu de poisson.

"Je vous remercie, commandant, fis-je ; je vais me mettre à la recherche d'un pêcheur ; mais ne voulez-vous pas me donner un mot, pour m'autoriser à pénétrer dans la propriété en question ? Si je me présente à Vitry et que vous soyez absent, on ne me laissera pas traverser les lignes. Le commandant s'assit, écrivit une sorte de laissez-passer que voilà, et moi j'ai tout de suite pensé à vous et je viens vous dire : "Pouvez-vous me tirer d'embarras ?"

—Certes, répondis-je, je crois avoir votre affaire et je vais tout de suite me mettre en quête. Avant la fin de la journée vous aurez ma visite, et je vous dirai si j'ai réussi.

Dès l'investissement, plusieurs pêcheurs de profession, que je connaissais, avaient quitté la banlieue pour se réfugier dans Paris. J'allai trouver l'un d'eux pour réclamer son ministère et il accepta d'emblée mes propositions. Je devais lui donner un lot de poisson, en cas de réussite, ou 10 francs, pour son déplacement, si nous ne trouvions rien dans la fameuse pièce d'eau. Il était convenu, en outre, que je viendrais le prendre avec une voiture, pour le conduire à Vitry ; à cette époque, on trouvait encore quelques loueurs dont les chevaux n'avaient pas été réquisitionnés.

Tout étant ainsi arrangé, nous partîmes le lendemain, à cinq, y compris le cocher auprès duquel le pêcheur était monté avec son épervier ; j'occupais l'intérieur de la voiture avec Mme B.... et une de ses amies, également attachée à l'ambulance pour laquelle nous allions en ravitaillement.

La traversée de Paris se fit sans encombre ; à la barrière, on nous laissa passer, grâce au motif qui nous dirigeait et aux insignes des ambulancières ; à partir de là, l'étrangeté de notre caravane commença à exciter le plus profond étonnement parmi les troupiers qui, seuls, ou à peu près seuls, faisaient la navette entre les forts, les avant-postes et les remparts. La présence des dames, surtout, en pareil lieu, soulevait d'interminables commentaires ; mais quand nous arrivâmes à Vitry, l'étonnement des soldats s'éleva à d'invraisemblables proportions.

C'était, en effet, un bien étrange aspect que celui de cette troupe composée de deux dames, d'un lieutenant de la garde nationale ; votre serviteur, d'un pêcheur avec son épervier et d'une voiture allant au pas et fermant la marche ; car, à la recherche du commandant de M...., nous avions tous mis pied à terre et nous allions tantôt à droite, tantôt à gauche, sur les renseignements qui nous étaient donnés.

A un certain moment, on nous désigna les dernières maisons du village en nous affirmant que l'introuvable commandant ne pouvait être que là ; nous laissâmes, derrière nous, le pêcheur, la voiture, et tous trois, dociles aux indications des soldats, nous poursuivîmes notre recherche. Des deux côtés de la route, des tranchées étaient creusées, et les troupiers qui les occupaient, le doigt sur la détente de leurs fusils (car les avant-postes prussiens étaient à quelques centaines de mètres) roulaient des yeux effarés, se demandant si les trois personnages qui se promenaient ainsi à découvert, venaient de s'échapper de Charenton. Mes deux compagnes, inconscientes du danger, sans doute, marchaient toujours en avant ; dix fois j'avais été sur le point de les arrêter, et dix fois un orgueil bête m'avait fermé la bouche ; je ne voulais pas qu'elles pussent penser que j'avais peur. Niais !

Nous allâmes donner du nez contre une barricade de pavés, barrant la route. Un soldat, qui nous tournait le dos, le chassepot passé dans une sorte de meurtrière pratiquée entre les pavés, tira devant lui ; en réponse, une demi-douzaine de balles prussiennes vinrent s'aplatir sur la barricade. Je regardai mes ambulancières ; elles pâlirent un peu, mais aucun autre signe de faiblesse ne parut sur leur visage résolu.

—Quoi que vous f...ichez là ? cria le soldat qui s'était retourné, stupéfait. Au moment même, de la redoute de Moulin-Saquet partit une volée de mitraille qui passa en sifflant au-dessus de nos têtes ; les fusils des tranchées firent chorus et, en dix secondes, pas plus, la route si tranquille que nous venions de parcourir, se ravina sous les balles des Prussiens.

Je pris mes deux compagnes par la main et nous dégringolâmes avec ensemble dans une tranchée ouverte derrière nous. Décidément, la retraite devenait une nécessité, et l'honneur français n'exigeait pas que nous fissions une plus longue station à portée des fusils Dreyse. Une accalmie s'était faite entre les avant-postes ; nous en profitâmes pour déguerpir, non sans que ces dames récoltassent, en chemin, des soldats émerveillés par leur bravoure, quelques compliments un peu raide peut-être, mais doux au cœur, tout de même.

En attendant, notre pêche ne se faisait pas, et nous nous disions qu'à Vitry il paraissait y avoir plus de balles à attraper que de carpes à prendre.

Cependant une fois rentrés au cœur du village, après que nous eûmes bien constaté que le commandant de M.... n'était pas là, nous finîmes par trouver la propriété où nous devions faire une si mirobolante récolte.

Un jeune lieutenant nous reçut de la manière la plus affable, sur le vu du laissez-passer du commandant, et nous conduisit vers la pièce d'eau ; notre pêcheur était entré avec nous. En voyant la configuration de cette espèce de bassin encombré d'herbes, nous nous regardâmes désappointés, le pêcheur et moi. On avait dû déjà promener un filet ou un engin quelconque au milieu de cette eau vaseuse, ainsi qu'en témoignaient les plantes desséchées qui gisaient sur les bords du bassin.

—Y a p'têtre eu du poisson là, dit l'homme à l'épervier, mais il est nettoyé à c't' heure.

Il lança plusieurs fois son pesant filet, et nous ne récoltâmes qu'une douzaine de cyprins dorés que j'enveloppai précieusement dans une serviette.

Les Prussiens, qui occupaient Vitry avant nous, puis l'avaient abandonné pour reculer leur ligne d'investissement, s'étaient sans doute offert quelques matelotes pour faire diversion à leur saucisson d'ordonnance, composé de viande hachée et de purée de pois. Après leur avoir envoyé, à travers les airs, les choses les plus désagréables, nous tirâmes de la voiture un panier qui recélait quelques provisions assez maigres ; notre déconvenue ne pouvait nous faire oublier les tiraillements de nos estomacs délabrés. On fit la part du pêcheur et du cocher, et nous nous installâmes avec le jeune officier, qui avait joint ses provisions aux nôtres, après avoir obtenu l'assentiment de ces dames, dans une grotte de rocaille, où nous déjeunâmes au bruit d'une fusillade intermittente. Le lieutenant nous ouvrit son cœur dans une amicale causerie qui suivit le déjeuner ; le pauvre garçon était fort inquiet de sa femme et de son enfant, qu'il avait laissés en Bretagne et dont il n'avait aucune nouvelle.

—Ah ! disait-il, que je voudrais donc les embrasser ! Quand finira cette triste guerre si néfaste à la France ?

Mes compagnes lui dirent des choses douces et réconfortantes, que les femmes seules savent trouver pour consoler les affligés, et quand on se quitta, il baisa les deux petites mains qu'elles lui tendaient. Hélas ! il ne devait plus revoir les êtres qu'il aimait. Trois jours après notre visite, le commandant de M.... nous apprit sa mort ; une balle l'avait frappé en plein front, dans une tranchée. Pauvre veuve ! pauvre petit orphelin !

En dépliant, à mon arrivée à Paris, la serviette aux cyprins, je vis que l'un d'eux remuait un peu. Nous le mîmes dans un aquarium où il vécut encore dix mois ; nous l'avions surnommé Moulin-Saquet.

LÉON RAYMOND,

(Dans la *Chasse Illustrée* de Paris.)

C'était un type curieux, une personnalité très en dehors que M. de la Vallette, cet ancien journaliste qui vient de mourir. Jusqu'à la fin de sa vie, et elle était déjà longue, il avait conservé les ardeurs et les âpretés de sa jeunesse. Il était resté un mousquetaire de la plume.

C'est en 1848 qu'il s'était révélé par des audaces réactionnaires qui étonnaient fort, au milieu de l'emportement républicain. Son journal, l'*Assemblée nationale*, déchaînait chaque matin des tempêtes. M. Adrien de la Vallette, loin de s'en émouvoir, s'en réjouissait, et non sans raison, car c'était la meilleure des réclames.

Les tentatives qu'il fit plus tard pour ressusciter cette feuille célèbre laissèrent le public assez indifférent. Il allait à de nouveaux venus.

M. de la Valette avait des traits cruels. Il écrivait par exemple :

"M. X...., n'est pas comme son journal. Il se vend."

Il savait toutefois être courtois, lorsqu'il avait affaire à des adversaires de valeur.

C'est lui qui, un jour, fit à Barbès ce singulier compliment :

—Monsieur, vous êtes digne de haine. Et c'est peut-être plus rare que d'être digne d'estime.

Le baron Hulot est l'homme le plus méthodique du monde.

Hier, il interrogeait un nouveau domestique avant de l'engager définitivement....

—Où êtes-vous né ?

—A Saint-Cyprien du Var,

—En quelle année ?

—En 1852.

—A quel âge ?

—.... ?

De Pierre Véron, du *Monde Illustré* :

La scène se passe à Alfortville entre un locataire et son concierge.

Le locataire, récemment emménagé, gourmande le concierge.

—Vous m'avez trompé !

—Comment, monsieur !

—Mais certainement. Vous m'aviez dit qu'il y avait l'eau à tous les étages.

—Oui, monsieur.... Pendant les inondations.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 6 février 1886

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,380,847 00	91,539 00
Même temps la semaine dernière	1,225,386 00	189,828 00

ARGENT AMÉRICAIN.

Argent américain (étalon....	au pair
.. .. (trade dollar).	78 c
Prix de l'argent en lingots à Londres	46 9|16

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain	78½	
Pièces de 5 francs	30½	
Pièces de 20 francs	$3,80 @	3.90
Souverains	4,80 @	4.95
Pièces de 10 thalers	7.50 @	....
Doublons espagnols	15.40	
Doublons patriotes	15.35	
Doublons mexicains	15.40	
Pièces de 20 pesos mexicaines	....@	19.40
Or de l'Amérique du Sud	80c par pes	
20 marcs prussiens	4.60 @	4.74
Or de la Californie	7@8 0|0 esc	
Or américain, poids léger	95 @	97
Or américain, mutilé	5 0|0 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

Il y a beaucoup d'argent sur le marché qui continue calme et facile.

Prêts sur demande : aux banques 6 à 7 pour cent ; en dehors des banques, 4 à 5 pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit :

Papier de commerce exceptionnel.	7 pour cent
.. .. A 1	7@8 ..
Prêts sur garanties collatérales	5@6 ..
Hypothèque A 1	7@8 ..

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial 95 @95⅛

Le STERLING est calme.

eConnaissement de navire A 1 clear .... 485 @ 485¾

eTraites de banques 487¼

eSoixante jours.

Les FRANCS sont calmes.

eFrancs de commerce 5.19⅜

eTraites de banques .... nom.

eSoixante jours.

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est facile.

Traites de commerce à 50c. d'escompte.

Les banques tirent des chèques nominaux à $1 00 de prime par $1,000.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureau à 11 A. M.

$7,000 City 6 0|0 Consol. cert. bonds.. 102⅛

Bureau à 2 P. M.

$1,000 City 6 0|0 certificates bonds.... 101½

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Valeur au pair	Offre	Demande
Banques.			
Canal & Banking Co.	100	131	....
Citizens	100	42	45
Germania National	100	130	....
Germania Savings	100	128	135
Hibernia National	100	133	....
Louisiana National	100	110¾	111½
Metro. Loan & Savings	100	114⅜	....
Mutual National	100	113½	....
N O National	100	308	....
People's	50	50	53
State National	100	....	104¾
Union National	100	102½	104
Whitney National	100	106	....
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins	100	....	65
Factors and Traders Ins	100	80	89
Firemen's	50	....	....
Germania Ins Co	100	121½	126
Hibernia Ins	100	....	102
Home Ins	40	23	24
Hope Ins	100	....	....
Lafayette	50	63	67½
Merchants Mutual	100	55	65½
Mechanics' and Traders	100	105	107
N Orleans Ins As	30	20	....
N Orleans Ins Co	50	38	42
People's Ins	25	14	....
Sun Mutual Insurance	100	....	....
Southern Ins Co	100	82¼	96
Teutonia	100	122	125
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	92¼	....
Crescent City	100	65	72
Canal and Claiborne	100	....	....
New Orleans City	100	98⅜	99½
Orleans	50	32	39
St-Charles Street	50	74¼	76½
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100	....	....
C C Slaughterhouse	50	25	....
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	....	....
Louisiana Ice Man Co	50	12	14
La State Lottery Co	100	....	....
La Oil Co	100	12	30
Metairie Cmetry Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	101	101½
N O Waterworks Co	100	60	62
2Planters Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	60	55	60
Sout'er Mfg & Export'g Co	100	....	....
Southwestern Brush Electric Light Co	100	....	50
Bons d'Etat.			
Louisiana 4 s		72¼	73
.. Three (Baby bonds)		40½	....
Bons de ville.			
Premiums		97	97½
Premium drawn number		....	....
Privilege or Premiums		....	....
Consolidated 6's		....	....
.. Crossman		106½	108
Consolidated Extended		104	....
.. Crossman		106	107
Extended 6's		121	....
.. Railroad		....	....
.. Waterworks		....	....
.. Park		....	....
City 6 0|0 certificates		101¼	101½
City 6 0|0 Cts for Consol Coup		102⅛	103
City 7's		112	115
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock		250	370
Produce Exchange Stock		....	....
Stock Exchange Stock		....	....
Mechanics, Dealers, and Lumbermen's Exchange Stock		....	....
U S 4 0|0		....	123¾
Canal & Claib. St RR mort		....	....
New Orleans, St Louis & Chicago RR			
Jackson RR 1st mort		101½	....
Jackson RR 2d mort. coup		....	....
Jackson RR 2d mort. debt		....	....
Morgan's L & T 1st gold mort		....	....
N O Pacific RR 1st gold mort		....	62½
St-Charles Hotel Co mort		....	....
Crescent City 1st		....	100
N O City RR Co mort		111¼	114
St-Charles St RR mort. 15 y'rs		....	....
N O Waterworks Co mort		....	114
La Ice Mfg Co mort		....	100
Levee S. Cotton Press mort		....	....
Certificats et Warrants.			
State Warrants Consti. 1884		....	....
State Warrants Ordin. 1884		....	....
do do do 1885		....	....
Police Cts		....	....
School Cts		....	....
City Scrip, old		50	81
.. new		55	....
Jan. In. Cts. on State Consols		....	....
Cts émis en vertu de l'acte 93 de 1880		45	....
Unpaid State Coupons No 12 (janv. 1 1880)		21½	22¼
Unpaid State Coupons prior to No 12		37	39
Unpaid City Coupons		....	....
Half paid Coupons		....	....
State School Warrants		....	....

1 Avec dividende. 2 Sans dividende. 3 Avec coupon. 4 Sans coupon. 5 Crossman's Issue. 6 New Stock.

*Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches, et nos statistiques de coton nous viennent du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHÉ DE LA NLLE-ORLÉANS.

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 2,500 balles, comprenant 200 balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est inactif et irrégulier.

Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅜c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats. —— balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	6⅛	6 7|16	6½
Ordinary	7⅛	7 3|16	7¼
Good Ordinary	7⅝	7 13|16	7⅞
Low Middling	8⅜	8 3|16	8¼
Middling	8⅝	8 11|16	8⅝
Good middling	9 7|16	9 7|16	9½
Middling Fair	10 3|16	10 3|16	10¼
Fair	11 3|16	11 3|16	11¼

FUTURES.

Calmes.

Février 8.72 à ——; mars 8.71 à 8.72; avril 8.82 à 8.83; mai 8.96 à 8.97; juin 9.10 à 9.11; juillet 9.21 à 9.22; août 9.25 à 9.27; septembre 8.93 à 8.95; octobre 8.77 à 8.79; novembre 8.70 à 8.72; décembre 8.71 à 8.73.

Les ventes comprennent 9,400 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui à midi le middling était coté à la Nouvelle-Orléans à 8⅝; à Galveston 8 13|16; à Mobile à 8 11|16; à Savannah à 8⅝; à Charleston à 8¾; à Wilmington à 8⅞; à Norfolk 8⅞; à Baltimore à 9⅛; à New York à 9 3|16; à Boston à 9¼; à Philadelphie à 9⅜; à Memphis 8 11|16; à Augusta à 8⅝; à Cincinnati à 8⅞ et à St-Louis à 8⅝.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Calme.

Cotes : Ordinary 6 9|16; Good Ordinary 7 15|16; Strict Good Ordinary 8⅜; Low Middling 8¾; Middling Uplands 9 3|16; Middling Orleans 9⅜; Middling Texas 9⅜.

FUTURES

Faciles.

Février 9.07 à 9.08; mars 9.13 à 9.14; avril 9.22 à 9.23; mai 9.32 à 9.33; juin 9.42 à 9.43; juillet 9.50 à 9.51; août 9.58 à 9.59; septembre 9.33 à 9.35; octobre 9.14 à 9.15; novembre 9.10 à 9.11.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 1,393,990 balles; même temps l'année dernière, 1,318,071 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 4,221,532 balles; même temps l'année dernière, 4,186,018 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 943,017 balles; même temps, l'année dernière, 988,325 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 2,607,878 balles; même temps l'année dernière, 2,888,032 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 378,407 balles; même temps l'année dernière, 307,858 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 1,057,634 balles; même temps, l'année dernière, 859,515 balles.

MARCHÉ DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Inactif et sans changement.

Cotes—4 15|16d pour le Middling Uplands 5 1|16d pour le Middling Orléans.

FUTURES.

1 p. m.—Inactifs.

MARCHE DU HAVRE.

Inactif et irrégulier.

Cotes—60⅛fr. pour le Très Ordinaire (sur place) et 60¼fr. pour le Low Middling (sur mer.)

SUCRE ET MÉLASSE.

Nos cotes du sucre représentent le marché en gros sur la levée.

SUCRE — Open kettle stable et Centrifugal stable.

Ventes 820 barils et 407 boucauts de sucre et 1150 barils de mélasse

OPEN KETTLE—

Choice	5 @5 1|16
Strictly prime	4⅞@4 15|16
Prime	4 13|16@4⅞
Fully fair	4¾@ ....
Good fair	4 9|16@4⅝
Fair	4 9|16@4⅝
Good common	4 @ 4½
Common	4 @ 4½
Inférior	2 @ 3½

CENTRIFUGAL—

Plantation granulated	—@—
Off granulated	—@—
Choice white	6⅛@6 3|16
Off whites	6⅛@6 3|16
Gray off white	—@—
Choice yellow clarified	6 @ —
Prime yellow	5⅞@ —
Off yellow	5¾@ —
Seconds	4½@ 5½

MÉLASSE—Très faible.

Fancy	Nominal.
Choice	—@—
Strict prime	34 @ 37
Good prime	30 @ 33
Prime	26 @ 28
Good fair	22 @ 24
Fair	20 @ 22
Good Common	—@ 19
Common	—@—

CENTRIFUGAL—Très faible.

Choice	Nominal
Strictly prime, Good prime, Prime	21 @ 25
Fair, Good fair, Good common	18 @ 20
Common	13 @ 15
Inferior	—@—

SIROP— —à—.

RIZ DE LA LOUISIANE.

Rapport officiel du New Orleans Produce Exchange

RIZ CLEAN—Calme et stable.

Fancy	nominal
Choice	@
Prime	5 @5¼
Good	4¼@4½
Fair	3¾@4
Ordinary	....@3½
Common	2½@2¾
No 2	2 @2½

RIZ BRUT—En demande modérée. $1 75 à 3 50 le baril de 162 livres.

(Les cotes ci-dessus sont pour les lots en gros en premières mains. Les détaillants demandent ⅛ à ¼c de plus.)

Au dehors de la Bourse le riz poli est coté $12 00 à 14 00 la tonne, et le son $10 00.

FARINES ET GRUS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse :

FARINE—Calme et plus facile.

Extra fancy à $5.10 à 5.15 ; Fancy $4 75 à 4 85 le baril ; choix $4 35 à 4 50 ; family $—— à ——.

FARINE DE MAIS—$2 30.

AU-DEHORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winther wheat flour patente $5 25 à 5 37½ le baril; extra fancy $5 12½ à 5 25; fancy $4 87½ à 5 00; choix $4 75 à 4 87½; Minnesota flour, bakers $5 00; patente $5⅝ à 5⅞.

CORN MEAL—$2 50.

CREAM MEAL—Choice $2 60 à 2 65.

GRU FIN—Choice $2 60 à 2 65.

GRU—Nominal à $3 00 le baril.

FARINE DE SEIGLE—$4 50.

OAT MEAL—Course $5 75, fine 5 25 le baril

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS—Le marché est coté à 50 pour le blanc; à 48 pour le jaune et à 48 pour le mêlé.

AVOINE—De l'Ouest 39 à 40; Texas 45@46.

SON—82½ à 85c.

FOIN—Prime $17 50 à ——; Choice $19 50 à 20 00.

AU-DEHORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivants : maïs 2c de plus par boisseau ; avoine 2 à 4c de plus par boisseau ; son 5 à 8½c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonneau.

PROVISIONS

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros :

Les provisions sont calmes et plus faciles.

MESS PORK—$12 00.

VIANDES SALÉES SECHES — Epaules 4 05 ; shortrib sides 6 ; long clear 6.

BACON—Epaules à 4¾ ; short rib sides 6½ à 6¾ ; long clear sides 6½ à 6¾.

GRAISSE—En tierçons, refined, 6.

JAMBON—9½ à 9¾.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros ; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de ¼ à ½c pour les autres articles provenant du porc.

AU-DEHORS DE LA BOURSE

MISCELLANEES — Jobbing — Prime mess $10 00 à 10½; family pork, $9 75 à 10 00; extra prime and rump pork, $9 50 à 9 75. Plain or canvassed shoulders 4 à 4½, selon la qualité. Boston cut shoulders fancy, small, 6 à 6¼. California hams, 6 à 6¼; fancy breakfast bacon, 8 8½; choice to fancy s. c. c. hams, 9½ à 10c; medium to ordinary s. c. plain or canvassed hams, 8 à 8c; common hams, 5 à 7½c. Pig pork $5 25 à 6 00 le demi-baril et $10 00 à 11 00 le baril.

BŒUF—Jobbing—Extra plate beef $11 50 ; plate beef $11 00 en baril ; extra plate $6 50 à 6 75 en demi-baril ; extra mess $6 25 en demi-baril ; extra mess beef $11 00 le baril New York Fulton market $8 00 le demi-baril.

GROCERIES

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFE — Prime 9½ à ——; good 9¼; fair 8¾ à ——; ordinary 7½ à ——; common 6½ la livre.

THE—Extra Formosa, 85c à $1 00 la livre; choice to fine 40 à 48c; fair to medium 24 à 35; Imperial extra choice 80c à $1 00; fine to choice 30 à 60c; hyson and young hyson, 35 à 38 gunpowders, fair to finest 30 à $1 20.

BEURRE — Western Creamery—Extra à 37; extra firsts 33 à 34; firsts 29 à 31; seconds 22 à 24; June choice selections 18 à 20. Western Dairy—Extra 16 à 17c; extra firsts 13 à 14; country packed best 11 à 12; common 5 à 6. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE—New York creams, fancy, 11½ à 12; Western Cheddars full cream 9½ à 10; Western twins, full cream, fancy 10 à 10½; Western flats, fancy full cream, 9½ à 10; Western flats, part skims, choice ——; Western flats, skims, ——.

SAVON—De la Louisiane—Magnolia—family 3⅜ à 4c la livre; olive 4½ à 5; dark mottle 3⅜ à 4c; Kellers—Magnolia—à 3½c; Eagle —— à 3¾; Olive —— à 4. De l'Ouest—Kirk's—Olive 4½ à 4¾; Blue India 5¾ à 6; St. Rollix, XXX German Olive 4 à 4¼; Proctor & Gamble Extra Olive 4½ à ——; Every day 4¼ à 4½; Family 4¼ à ——; Virginia Upson new French process soap 60 bar boxes $4 50; 36 bar boxes $2 75; miscellaneous, Red Castile 7½ à 8½, White Castile 9½ à 10½.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 70c; Gretna Coarse 60c; City Fine 90c; Gretna Fine 86c; City Crushed 80c; Rock Salt ⅜c la livre; packet Salt 1½ à 5, selon la grosseur.

CHANDELLES STAR—Full weights 11⅜ à 12c la livre.

AMIDON—3 à 3½c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ½ à 1c de plus par livre.

DU PAYS—Oranges à $6.00 à 6 50; pommes $1 50 à 3 25 le baril. Nouvelles pacanes de la Louisiane 4 à 20c, selon la grosseur; du Texas 5 à 12½; pistaches rouge du Tennessee 4 à 5c la livre; de la Virginie 7½c; pommes séchées 3½ à 4; sliced 5½ à 6; evaporated 9; California oranges $3 00 la boîte; Florida $3 00 à 3 50.

ETRANGERS—Oranges impériales $—— à —— la boîte; oranges de Palerme $3 50 à ——. Citrons de Messine $3 60 à 4 50; Citrons de Palerme $3 00 à 4 50; Raisins layer new $2 90 la boîte; en demi-boîte $1 60; en quart de boîte 90c; Londres layer $3 50; en demi-boîte $——; en quart de boîte $1 00; en quart flats $1 25; Bananes $1 00 le régime; Figues bananes $1 50 à 2 50 le régime; Ananas nominal la douzaine; Raisins de Malaga en barillets, ——à—— en barils $5 50 à 7 50; Dattes 6c la livre; Dattes persanes 5 à 6 la livre en boîte; Fard dates 9c. Currents 6½ à 7c la livre; Figues sèches layers 17c la livre; boîtes ovales 14 à 15c; Figues de Naples $2 50 la boîte; Prunes 7c la livre; Citrons 32c la livre; Amandes Tarragona 18c la livre; Isica 18c; Noix du Brésil 10c la livre; Filberts 12½c; Noix anglaises 15c; Noix françaises 14c; Marrons italiens 12 à 14c; Noix de coco $32 50 le 1000. 3½c pièce en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton, $8 00 par ton.; oil cake de la campagne $19.50 à 20.00 per long ton f. o. b. de la ville $21 00 per long ton f. o. b.; farine de graine de coton, $19 75 à 20 00 per long ton f. o. b.; jobbing at depot $17 25 à 17 50; huile de coton crue 23 à 23½c le gallon ex-levée; huile raffinée 28 à 30.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix du gros an anding. Les marchands obtiennent — à 25c d plus par baril et ¼ à ½c par livre en lots.)

POMMES DE TERRE — Western $2 00 à 2 25.

PATATES DOUCES—California yams $1 25 à 1 50, spanish yams $2 00 à 2 25.

OIGNONS—De l'Ouest $2 50 à 2 75.

AIL—Importé 75c à $1 25 le paquet.

CHOUX—Chicago Bulk $17 00 par 100 têtes, Louisiana $10 00 à 16 00.

CHOUCROUTE—St-Louis $5 00 à 5 50.

HARICOTS—Choice Northern 3¼ à 3½; Red kidney choice 4. New-York red kidneys 4½; western white choice 3⅜ à 4; pois verts nouveaux 2½ à 3c.

VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 25 à 50c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et 5 à 10c de plus par douzaine d'oeufs.—Grosses volailles de l'Ouest $3 75 à 4 00 la douzaine; poulets $1 50 à 2 50; canards $2 50 à 3 50; oies $4 00 à 4 50; dindes $10 00 à $11 00. Les grosses volailles de la Louisiane $3 50 à 4 00; poulets $2 00 à 2 50; canards $2 50 à 3 00; oies $3 50 à 4 00; dindes $9 00 à 12 00.

ŒUFS—Ceux de l'Ouest 20 à 21c; ceux de la Louisiane 21 à 22.

SUIF—5c la livre pour celui de la ville; 4½c celui de la campagne.

CIRE D'ABEILLE—Prime yellow 22c la livre.

MIEL—Strained 40 à 45c le gallon.

LAINE — Burry 9 à 12c la livre; Louisiana clear 19 à 20; clear lake 21 à 21½c.

PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au dessus 7c; steer et peaux de vaches 30; 70 livres à 5½c; kips, 14 à 30 livres, 7c; peaux de veau 75c pièce.

PEAUX DE CAMPAGNE—Green salted 7; dry flint 12½; dry salted 11c la livre; damaged green hides 2c off; damaged dry ⅓ off.

PELLETERIE—Otter $1 00 à 2 00; castor (opened) 50c à $1 00 pièce; loutre 10 à — pièce; raccoons 5c.

PEAUX—Chevreuil 15c la livre; mouton 10 à 50c pièce, chèvre 10 à 30c.

MOUSSE—Mêlée 2 à 2½c la livre; grise 1½ à 1¾c noire 2⅜ à 3c.

PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 55c la livre; commun 10 à 15c.

CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 5c pièce; cornes de vaches — à —.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES—Lugs heavy 7½ à 8⅜c; light 6 à 7¼c; leaf 9 à 11½c; burly 6½ à 20.

TABAC MANUFACTURÉ—Jobbing, par livre—Fine plug 80c à $1 05; fine medium 53 à 63c; Bright quarters and common 11-inch 4's et 5's, 27 à 35c. Bright navy, 30 à 46c. fancy natural leaf 50 à 80c, fine cut chewing 30 à 67c; granulated smoking 33 à 60.

NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut payer 25 à —— de plus par baril. Pitch, $1 50 à ——; goudron $3 25 à —— le baril, $2 00 à —— le demi-baril. Résine—D E et F $1 15, G $1 25; H $2 00; I $2 75, K $3 25; M ——, N ——; W G, ——. Essence de térébenthine 40½ à ——, jobbing 3 à 4c de plus le gallon.

TOILE D'EMBALLAGE—En petits lots — Bagging, 1⅜ livre 10½c la verge; 2 livres 11c; 2¼ livres, 12½, baling twine — à 37c la livre

COTTON TIES—$1 25 net le paquet.

CHARBON.

PITTSBURG—Détail—Famille 50c le baril; $5 00 le boucaut; Anthracite $9 50 à 10 00 le ton.; bateaux 45 c. steamers $4 50 la ton; ne en gros 35 à 37c le baril.

ALABAMA—Pratt steam coal 40c le baril; Helena coal, pour familles, 55c; Splint coal 50c; Montevallo 60c. Pratts coal sur chars, par le L and N RR $3 50 la ton; Helena coal $3 75 le ton.

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL—Le gallon	2 35@	2 37
BRANDIES—Du pays, le gal	3 00@	3 50
Pêche—vieux, le gallon	1 10@	1 25
Pomme	2 35@	2 75
COGNAC—Importé — 1882, le gallon	4 80 à	
1876	5 50@	
1875	5 75@	
1870	6 50@	
1865	7 40@	
1865	8 00@	
1848	12 00@	
Otard Dupuy & Co's Cognac 1882	5 50@	
1870	7 00@	
1854	9 00@	
1848	10 25@	
Bisquet, Dubouche &co. Cognac 1878	4 50@	
1858	5 50@	
1848	9 00@	
WHISKY—Rectifié de la Louisiane, 90 0|0 de preuve, par gallon	1 05@	1 12
Ouest	1 12@	1 15
Bourbon	1 40@	3 50
Seigle	1 40@	3 50
Ecosse, importé	4 00@	4 25
Irlande, importé	4 00@	4 25
Duffy's malt whisky, par caisse	9 00	
par gallon	3 00	
GENIEVRE—Du pays, de New York ou de Philadelphie, par gallon	1 15@	1 18
Hollande, par gallon	2 75@	2 85
Sir Robt. Barnett's Old Tom	3 15@	3 25
Sir Robt. Barnett's Old Tom par caisse	8 50@	9 00
Holland, par caisse	7 25@	7 50
VINS ROUGES—California Claret, le gallon	48@	50
Zienfandel No 1, le gallon	60@	65
Clarets importés — Ordinaire par baril	57 00@	60 00
Clarets de famille, par baril	65 00@	75 00
Clarets fins, le baril	90 00@	175 00
Médoc, la caisse	6 00@	....
St-Julien, la caisse	6 50@	....
Margaux, la caisse	7 00@	....
Pontet Canet, la caisse	10 00@	....
Larose, la caisse	12 00@	....
Léoville, la caisse	12 00@	....
Château Laffite, la caisse	28 00@	....
Ordinaire, la caisse	3 00@	305
Château Dillon, par cask	125 00@	....
Blanquefor, par cask	105 00@	....
Château Dillon, par caisse	7 50@	....
VINS BLANCS—Californie, le baril	40 00@	45
Importé, de famille, la bar	65 00@	80 00
Importé, fin, la bar	90 00@	175 00
Graves, la caisse	6 00@	....
Sauternes, la caisse	6 50@	....
Haut Sauternes, la caisse	10 00@	....
Latour Blanche, la caisse	18 00@	....
Château Yquem, la caisse	20 00@	30 00
Ordinaire, la caisse	3 25@	3 50
Muscat, la caisse	4 25@	6 50
Madère, Cette, le gallon	1 00@	1 10
Madère, genuine, le gal	3 50@	5 00
Madère, la caisse	12 00@	25 00
Sherry, Cette, le gallon	1 00@	1 10
Sherry Genuine Xérès, le gallon	1 50@	5 00
Sherry, la caisse	9 00@	25 00
Très vieux porto, la caisse	6 00@	....
CHAMPAGNE—Roederer Carte Blanche, qts. par douz	27 00@	....
Piper Heidsieck quts par douz.	24 75@	....
Moet & Chandon — Sillery Mousseux, par douz	24 00@	....
Cremant d'Ay, par douz	28 00@	....
Pints $2 00 en plus.		
G. H. Mumm's & Co. Dry Verzenay	24 75@	....
Extra Dry	28 50@	....
Drymonopole, Heidsick & Co. par caisse, quarts	30 00@	....
Pints par caisse	32 00@	....
Hy Cliquot—qts par douz	24 00	
pts	26 00	

QUINCAILLERIE.

AXES—Hunt's		@ 7 50
Collins		@ 7 50
Double bit	15 00	
AXLE GREASE—Frazer's	5½@	6
BELLOWS—Blacksmith, 28 to 42 in.	7 00	@22 00
BRASS—Sheet par livre	25	@ ....
COTTON SCRAPERS	2 75	@ 3 00
CHAINS—Trace	35	@ 75
Ox, ⅜	7	@ 8
COPPER—Roofing par livre	22	@ ....
Brazier's sheets 12 livres et au-dessus	18	@ 20
HOES—H. B. No 0 to 6	3 50	@ 5 50
A. B. No 00 to 3	3 50	@ 6 00
Lyndon's bright crown, 00000 to 3	4 00	@ 8 00
ROTARY HOES—Mallon's	80 00	@ ....
Avery's	125 00	@ ....
Stubble diggers	60 00	@ ....
HOLLOW WARE—Skillets		@ 3 00
Anvils	10 00	@12 00
IRON—Flat, 1½ to 4 inches by ⅜ to 1	2¼	2½
Round, 1 to 1⅞ inches	....	2⅝
Painted	4¼	4½
Bands—Light, 3 to 6x½	3 00	@ 3 25
Heavy, 3½ to 6x¼ inches	2 75	@ 3 00
Hoops—1 to 2 inch	3¼@	4½
Sheet—No 10 to 14 G	3 00	@ ....
Galvanized, No 26 G	7 50	@ ....
Roofing	....	@ ....
Pig, per ton	....	@ ....
LEAD—Pig, par livre 5¼c.		
Sheet par livre	7	@ ....
NAILS—10d, 60d basis	2 75	@ 3 00
Cut spikes	3 00	@ ....
OAKUM—Navy	7½@	....
United States Navy	9 00	@ ....
Best	10 00	@ ....
OIL—Linseed, raw, par gallon	....	@ ....
Linseed, boiled	....	@ ....
Lard, No 1—c. Lard, winter	....	@ ....
Cotton seed	....	@ ....
PAINTS—White lead, 8, pure	....	@ ....
Red, painters' 8c. Red, extra	....	@ ....
PLOWS—Avery, cast, Nos ½ to 1	2 75	@ 5 00
Avery, steel	4 50	@20 00
Avery, double shovels, wooden beams, set	....	@ 2 75
Magnolia sweeps, all sizes, net	2 75	@ ....
Double plows, Allemon's, No ½ to 2, each	37 50	@50 00
PLOW STEEL—5 to 12½ to 2|3		
ROPE—Sisal, ½ in. and larger, basis	....	@ 6
Manila	8½@	10
Cotton, 5-16 et ⅜	13½@	14½
SPADES—Ames'	15	@ ....
Rowlands	11 50	@ ....
SHOVELS—Ames'	7 50	@ ....
Rowlands	10 50	@ ....
SWEEP IRON—7 to 12x¼ to 5|16	7 50	@ ....
TIN—Roofing, 1x20x28 inches		
I. C., do	15 00	@ ....
1x14x20	11 00	@ ....
I. C., 1x14x20	7 25	@ ....
Block, par livre	5 50	@ ....
TURPENTINE—Par gallon	23	@ ....
VISES—Peter Wright's	38	@ ....
WIRE—Barbed fence, galvanized	5	@16 00 / 5½
ZINC—Sheet par livre	7½@	..

MATÉRIAUX de CONSTRUCTION

Yard Spot Quotations.

YELLOW PINE—ROUGH. PER 1,000 FEET.

Sawn Tim No 1	$14 00	Plank No 1	$14 00
No 2	13 50	No 2	13 00
No 3	12 50	No 3	12 00
Scantling No 1	13 50	Flooring No 1	14 00
No 2	12 00	No 2	14 00
No 3	11 50	No 3	13 00
Ceiling No 1	15 00	Weath Bds No 1	13 00
No 2	12 00	No 2	10 00
No 3	9 50		
Boards, No 1	15 00	Nords No 2	12 50
No 3	12 00	No 4	9 00

YELLOW PINE—DRESSED.

Flooring No 1	23 00	Ceiling, No 1	19 00
No 2	16 50	No 2	14 00
No 3	14 50	No 3	10 00
Weath Bds No 1	15 00	Boards, No 1	19 00
No 2	12 50	No 2	16 50
Boards No 3	12 50	No 4	12 50

CYPRESS—ROUGH.

Boards, No 1	29 00	Boards, No 2	26 50
No 3	19 00	No 4	14 00
No 5	12 00	No 6	10 00
Dr'ssd Bds No 1	34 00	No 4	17 00
No 2	31 50	No 5	16 00
No 3	29 00	No 6	13 00

WHARF TIMBER.

No 1	9	No 3	....
No 1	8		

MAHOGANY TIMBER.

No 1	10	No 3	7
No 2	9		

CEDAR TIMBER.

No 1	10	No 3	....
No 2	8		

WALNUT LUMBER

No 1	100 00	No 2	60
No 2	90 00		

OAK LUMBER.

No 1	60 00	No 3	40 0
No 2	50 00		

SHINGLES.

No 1	3 75	No 3	....
No 2	3 50		

LATH.

Per 1,000 ...... 1 60

MARCHE AUX BESTIAUX.

BESTIAUX DU TEXAS ET DE L'OUEST—Choice fat par liv. gross	3½@ 4
MISSISSIPPI, ALABAMA, &C. GRASS CATTLE—1re qualité, par liv	2¼@ 3
2me qualité, par tête	$12 00@18 00
Vaches communes et vieilles	7 00@10 00
VEAUX—1re qualité, par tête	8 00@ 9 00
2me qualité, par tête	4 00@ 7 00
YEARLINGS—1re qualité, par tête	10 00@11 00
2me qualité, par tête	7 00@ 9 00
PORCS—Good fat Western, par liv. gross	4½@ 5
Fair Ouachita par liv. gross	— @ —
MOUTONS—Good fat, par tête	— @ —
Fair, par tête	— @ —
VACHES LAITIÈRES—1re qualité, par tête	50 00@75 00
2me qualité, par tête	20 00@40 00

CHEVAUX ET MULETS.

Prix du Marché.

Chevaux communs	$ 80@125
Bons chevaux de trait	150@160
Chevaux de selle et de voiture	175@250
Mulets petits et communs	— @ —
Mulets, qualité moyenne	120@145
Mulets pour rizières	85@12
Mulets, première classe	225@25

SIGNAUX D'INCENDIE.

231 Trémé et Esplanade.
232 Remparts et Quartier.
234 Trémé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 1 Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Paroisse.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3, Chemin du Bayou.
242 Ste-Anne et Miro.
243 Manufacture de Stera, Français.
252 Poste de la Cie de Pompe H. L. No 3, Peters.
253 Poste de la Cie de Pompe No Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysées.
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
412 Laharpe et White.
413 Amour et Espagne.
414 Poète et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
513 Presse à Coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
612 Poste de la Cie de Pompe No Grands-hommes.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des Chars, Pologne.
615 Casernes des Etats-Unis.
616 Reynes et Dauphine.

FEUILLETON.

No 34. Commencé le 20 Décembre.

Bernard l'assassin

PAR

Edmond Tarbé

DUXIÈME PARTIE

DENYSE GUERIN.

(Suite.)

—Non ! répondit Bernard d'une voix déchirante. Non, quand pour abriter sa douleur, on peut venir chercher un refuge sur le sein d'un père qu'on respecte et qu'on aime !

Mais est-ce qu'il en serait ainsi pour ma bien aimée Denyse !

Une rupture avec M. de Maurienne dans les conditions où la provoquerait l'aveu que vous exigez de moi, ne pourrait avoir lieu sans que mon enfant voulût en connaître la véritable cause.

Denyse chercherait, s'informerait et elle ne découvrirait que trop vite, car vous ne soupçonnez pas les prodiges qu'il m'a fallu accomplir pour lui cacher la redoutable vérité, alors même cependant que rien ne mettait sa curiosité en éveil.

Ainsi, ce ne serait pas seulement la perte de son amour qui la tuerait ! ce serait le désespoir et la honte ! Ce serait peut-être la croyance à la culpabilité de son père !

Le malheureux homme eut une telle détresse dans la voix en prononçant ces derniers mots que M. Daligand se sentit vaincu sur ce point.

—C'est vrai, dit-il. Cette découverte pourrait tuer Denyse.

—Eh bien ! me condamnerez-vous quand même à parler ? s'écria Bernard, croyant avoir renversé les scrupules de son ami en lui arrachant un tel aveu.

—Oui. Il faut parler quand même ! répondit le notaire avec un effort suprême. Vous avez prononcé tout à l'heure, songez-y bien, dans votre cause, lorsque vous avez dit que la question se posait entre la vie de votre enfant et l'honneur.... L'honneur, Bernard, passe avant la vie !

—Ah ! vous êtes implacable ! s'écria douloureusement le malheureux, en laissant tomber sa tête entre ses mains sans pouvoir retenir un sanglot désespéré.

Mme Daligand intervint :

—Ecoutez-moi, fit-elle avec une fermeté douce. Vous avez raison tous deux.... Et je déplorerais amèrement d'avoir créé par mon imprudente affection pour Denyse une situation qui semble insoluble, s'il ne nous restait un dernier espoir.

—Que voulez-vous dire ? demanda Bernard renaissant à la vie par ce seul mot.... Existe-t-il donc un moyen ?

—Vous m'avez prise pour juge, dit-elle, voici l'arrêt que je vais rendre....

Il ne faut rien cacher et cependant il ne faut rien avouer à M. de Maurienne. Pour cela....

—C'est absurde ! interrompit Daligand. Oui. C'est absurde, parce que c'est impossible !

—Pour cela, Bernard, reprit la jeune femme, sans répondre à son mari, mettez-vous à cette table et écrivez la lettre que je vais vous dicter.

M. Thibaud obéit avec la docilité d'une machine et écrivit ce qui suit :

"Monsieur le comte,

"Monsieur Daligand, mon notaire, vient de me faire part des ouvertures dont vous l'avez chargé auprès de moi.

"J'ai aussitôt soumis à ma fille la demande que vous m'adressez et je suis autorisé par elle à vous dire qu'elle agrée volontiers votre recherche.

"Je ne le fais cependant que sous une réserve dont il me serait impossible de me départir et que je pose comme la condition de mon consentement.

"M. Daligand m'a fait connaître le désir où vous êtes de ne recevoir qu'une dot très modeste en épousant ma fille.

"Si respectables que soient les scrupules qui vous inspirent ce projet, je serais de mon côté dans la nécessité de refuser mon acquiescement à une union qui ne se présenterait pas dans des conditions de dignité suffisante à mon point de vue personnel.

"Il ne saurait me convenir que la fortune que je destine à ma fille soit discutée.

"Croyez bien cependant, monsieur le comte, que je ne songe pas à mettre en balance les avantages matériels apportés par ma fille avec ceux que vous nous offrez en nous proposant l'honneur d'une alliance dont je sens tout le prix.

"Veuillez agréer, je vous prie..."

—Et cætera, termina la notairesse. Et maintenant, signez.

—Je disais bien que c'était absurde ! fit Daligand. Elle ne dit rien du tout, ta lettre !

—Sans doute, puisqu'il ne faut rien avouer....

—Soit. Mais elle cache tout, et cela c'est ce qui est impossible, tu l'as reconnu toi-même !

—Elle ne cachera rien, riposta fermement la belle Mme Léontine, à partir du moment où elle sera signée.... Mettez vos trois noms au bas de cette lettre, Bernard, et alors vous aurez suffisamment rempli votre devoir. Signez : *Bernard, Guérin, Thibaud.*

—Ah ! Je comprends ! murmura Daligand émerveillé..... En signant ainsi notre ami ne dissimule rien de sa véritable personnalité.... et c'est à M. de Maurienne à savoir ce que signifient ces trois noms.

—Mais, dit Bernard en hésitant à écrire, n'est-ce pas signer notre condamnation que de signer cela ? Si M. de Maurienne se souvient du bruit qui s'est fait autour de mon malheureux nom.... s'il s'informe ?

—Remettez votre cause entre les mains de Dieu, riposta Mme Daligand avec fermeté, et signez comme je vous ai dit....

Dieu décidera de la mémoire et des résolutions de l'homme qu'aime Denyse.

Le malheureux père signa.

—Que Dieu alors protège ma fille ! dit-il en remettant la lettre à Daligand.

Revenons à M. de Maurienne.

En quittant le notaire, dans la matinée, il était allé au ministère de la marine, où, machinalement et presque sans savoir ce qu'il faisait, il avait commencé à empaqueter ses objets et ses papiers personnels.

Le *Journal officiel* du matin avait publié la démission du cabinet tout entier, et les ministres devaient se borner à continuer l'expédition des affaires jusqu'à leur remplacement par les nouveaux titulaires.

Jean n'avait donc plus qu'à effectuer ses préparatifs de départ et à s'occuper de son déménagement particulier.

Entre temps, il avait été appelé par M. de la Hoque, qui lui avait donné de rapides instructions relatives à leur prochain embarquement sur l'escadre des mers de Chine.

En recevant les ordres de son amiral, le jeune officier avait été tenté plusieurs fois de lui dire de s'adresser à un de ses camarades.

Savait-il maintenant ce qu'il ferait ? Savait-il seulement s'il partirait ?

Le pauvre garçon se trouvait dans un état d'esprit très pénible, incertain des résolutions à prendre, presque inconscient de la démarche qu'il avait faite le matin même chez M. Daligand.

Il lui semblait que tout ce qui s'était passé s'était accompli dans un rêve.

Il se souvenait d'être allé avenue de l'Opéra pour dire à son ami :

—J'aime Mlle Denyse Thibaud. Malheureusement, je ne puis l'épouser dans la situation de fortune où nous sommes l'un et l'autre.

Chargez-vous d'expliquer à M. Thibaud les raisons qui me forcent à interrompre nos relations jusqu'au jour prochain de mon départ.

Il se souvenait d'avoir justement dit le contraire de ce qu'il voulait dire.

Il se souvenait d'avoir réclamé le droit de son amour, d'avoir affirmé son désir d'épouser la pure jeune fille dont tout le séparait, la fortune et la naissance.

Il se rendait bien compte de l'étrangeté de ce renversement subit dans ses projets dont l'équilibre se trouvait rompu.

Mais l'agitation dont son cœur était encore rempli ne lui permettait pas d'avoir l'exacte notion des choses.

Pendant quelques heures, la libre direction de ses actes et de sa volonté lui échappa.

Il agissait dans une sorte de mouvement automatique, faisant la navette entre le ministère et son petit appartement de la rue Saint-Honoré où il portait lui même les menus bibelots de son installation, pour contenir dans un exercice stupide les étourdissements de son âme.

Il pensait bien à Denyse en agissant ainsi ! Il le prononçait bien son nom adoré ! Il voyait bien ses traits charmants !.... mais c'était tout.

Il répétait ce mot : Denyse ! comme un refrain de chanson qui obsède.... mais il n'allait pas au-delà.... se cantonnant dans l'idée fixe qui mène à la folie, tout droit.

Dans une de ces allées et venues du ministère à son logement, il rencontra chez lui M. Daligand qui l'attendait.

—Que venez-vous faire ici ? demanda-t-il au notaire en lui tendant la main.

—Vous apporter une lettre, lui répondit l'excellent homme.

—De qui ?

—De M. Thibaud.

—Ah ! fit M. de Maurienne avec un sourire plein d'amertume.... c'est vous qui êtes chargé de me signifier mon congé !.... Allons ! je vois que vous n'avez pas perdu de temps !

—Lisez d'abord avant de m'accuser, répondit Daligand, ému malgré lui de la profonde douleur qu'il devinait chez son jeune ami.

Jean ouvrit la lettre.

A mesure que les lignes lui en passaient sous les yeux, une sorte de tremblement convulsif agita tous ses membres.

Il s'attendait si peu à voir s'ouvrir devant lui les portes de ce paradis d'amour, que l'éclat de son soleil l'éblouit d'abord.

La lettre lui échappa des mains.

—Denyse ! murmura-t-il seulement.

Mais cette fois la douceur de ce nom, l'inonda d'une joie sans pareille.

Une sorte d'énervement délicieux le brisa, le contraignant à tomber sur un meuble que Daligand lui avançait.

Et alors de grosses larmes silencieuses des larmes exquises—véritable rosée du bonheur—coulèrent le long de ses joues brûlantes.

—Denyse ! ma femme ! dit-il enfin, essuyant avec ses mains ces larmes tombées du cœur plutôt encore que des yeux.... Denyse !

Ah ! continua-t-il en se levant brusquement dans une sorte de transport, ah ! vous aviez raison, Daligand ! c'est impossible ! c'est impossible parce que c'est trop ! C'est impossible parce que je suis indigne d'un tel bonheur !

C'est impossible, et cependant cela est ! Denyse ! ma bien aimée ! ma femme ! ma femme !

Il prenait maintenant les mains du notaire et les serrait à les briser.

—Là ! là ! fit Daligand s'efforçant de le calmer. Conservez donc quelque chose de ce bel enthousiasme pour le moment où vous verrez Denyse et son père !

—La voir ! s'écria Jean.... Quand la verrai-je ?

—Mais quand vous voudrez, dit le notaire avec un bon sourire. Allez ! ne tardez pas trop.... je crois bien qu'on vous attend là-bas....

—Ah ! mon ami ! mon ami ! reprit M. de Maurienne en serrant Daligand dans ses bras. C'est à vous que je devrai tout le bonheur de ma vie !

Le pauvre garçon en parlant ainsi oubliait déjà toutes les résistances que le notaire lui avait opposées le matin de ce même jour.

Et, de son côté, tant était puissante la contagion de cet amour, Daligand oubliait les redoutables obstacles qu'il avait évoqués lui-même dans son entretien avec Bernard et avec sa femme, alors qu'il luttait contre ce projet de mariage dont à présent, il finissait presque par se croire l'auteur.

Il était cinq heures du soir.

—Vous avez encore le temps d'aller voir votre fiancée avant le dîner, dit le notaire qui, même dans les circonstances les plus importantes de la vie, n'oubliait jamais l'heure d'un bon repas. Allons, venez, je vais vous conduire.

Quelques instants après, sa voiture déposait le jeune officier de marine à la porte de l'hôtel de M. Thibaud.

—Bon courage et grand bonheur ! fit M. Daligand en le quittant pour rentrer à son étude.

Nous n'essaierons pas de retracer les émotions charmantes de l'entretien de Jean et de Denyse.

Le bonheur des amoureux est comme celui des peuples. Il n'a pas d'histoire.

Ou bien—pour parler plus exactement—son histoire est si douce et si tendre qu'on hésite à la raconter, de peur de lui donner comme un reflet de passion coupable.

Il n'y a qu'une façon de dire :

—Si vous saviez comme je vous aime !

Mais il y a mille façons de le prononcer et les nuances si délicates de la parole dite ne se retrouvent pas sous la tache d'encre implacablement noire de la parole imprimée.

Oui ! Laissons deviner !

Que chacun de nos lecteurs, que chacune de nos lectrices fouille jusqu'au fond de son âme !

Qu'il soulève le voile pieusement abaissé sur le souvenir de l'amour honnête et vrai qu'il a ressenti une fois dans sa vie, au moins !....

Et qu'au spectacle de cet amour pour un instant ressuscité dont il aura retrouvé les cendres tièdes encore, qu'il vive avec Denyse et avec Jean une heure de chaste ivresse.

Après l'échange répété des aveux, vint le tour des beaux projets d'avenir.

—Et alors, continua M. de Maurienne, qui venait de parler avec enthousiasme de sa carrière dont les exigences devaient l'entraîner souvent dans de lointains et périlleux voyages—alors enfin, c'est l'instant du retour !.... l'instant des joies ineffables où l'on reprend le chemin de la maison de famille pour presser dans ses bras l'épouse et l'enfant qui attendent.... Alors c'est le repos, le bonheur, la sainte récompense !

En écoutant ces propos qui avaient commencé comme une fanfare de guerre, pour se terminer dans l'hymne pacifique des sereines amours, Denyse avait subitement tressailli.

Etait-ce donc le souhaitable bonheur celui qu'il faudrait acheter d'abord par les angoisses de l'attente ?

Etait-ce dans les tristesses du départ qu'il lui fallait enfanter les joies du retour ?

Comment ! Elle avait dit qu'elle mourrait si Jean partait, comme il lui en avait fait la menace pendant la nuit du bal !

Jean ! qui était encore un étranger pour elle cependant !

Et il faudrait qu'elle le vît partir, encore, partir toujours !.... alors qu'il serait devenu son mari !

C'était impossible.... elle le sentait bien.... Plus les liens qui les attacheraient l'un à l'autre seraient étroits, et plus mortels seraient les déchirements de la séparation !

Elle eut d'abord envie de protester, de s'écrier dans toute la franche sincérité de son amour :

—Non, je ne veux pas que tu me quittes !

Mais elle eut peur de se heurter à une volonté inflexible contre laquelle viendrait se heurter une tentative directe.

Alors, avec une habileté que lui inspira le génie de son amour, elle parut approuver ces projets de départ. Mais ce ne fut que pour mieux insister sur les douleurs auxquelles la condamneraient les longues absences.

Et elle conduisit si bien cette belle comédie du sacrifice, se montrant si douce et si résignée à souffrir, que Jean recula devant son œuvre.

—O ma bien-aimée Denyse ! lui dit-il, est-ce donc pour vous apporter de telles inquiétudes et pour vous imposer de telles larmes que mon amour aurait conquis le vôtre ?

Que ne suis-je assez riche pour renoncer à une carrière que j'aimais tant autrefois, mais dont les ambitions ne me tentent plus, depuis que j'en ressens une plus haute, celle de vous posséder pour toujours !

Hélas ! je ne voudrais plus avoir d'autre état que celui de vous aimer et de vous faire heureuse par mon amour !

Pourquoi, faut-il donc que les exigences de la vie nous condamnent à nous séparer au lendemain même de notre mariage ?

Denyse, à ces mots, comprit que la partie était gagnée pour elle.

Elle se fit habilement séductrice sans rien laisser voir de son triomphe.

Si bien que, peu à peu, dans le caressement de beaux projets où leurs deux existences seraient étroitement enlacées pour un seul bonheur, elle amena le jeune officier à lui proposer spontanément de donner sa démission.

—Oui, s'écria enfin Jean dans un subit élan d'enthousiasme, que d'autres, que les déshérités de l'amour se résignent aux séparations qui désunissent ceux que Dieu lui-même rapproche au pied de ses autels !

Quant à moi, je me sens des devoirs nouveaux et j'aspire à des délices inconnues en concevant l'espoir de devenir votre époux !

Je donnerai donc ma démission et je me crois assez jeune et assez fort pour nous gagner notre vie à tous deux dans une profession moins jalouse que celle du marin, où je pourrai rester éternellement près de vous.... près de toi, ma bien aimée !

D'un mot, Denyse aurait pu lui rappeler que de tels soucis ne devaient pas exister pour eux, puisqu'ils seraient riches ensemble, bien riches !

Mais elle comprit heureusement toute l'imprudence qu'elle commettrait en réveillant le souvenir de sa fortune.

Elle laissa prudemment à l'avenir le soin d'apporter les engourdissements du luxe ou, du moins, du bien-être facile à ce cœur si fier qui ne voulait pas qu'on pût l'accuser jamais de s'être vendu.

(*A continuer.*)

Bêtisiana.

—Il est sourd ?

—D'une oreille seulement.

—Alors, il n'entend que la moitié de ce qu'on lui dit ?

Enfants terribles :

Toto a entendu dire que le chocolat blanchissait en vieillissant.

—Alors, l'autre jour, par la neige :

—Dis donc, père, est-ce que la neige fait du chocolat, en vieillissant ?